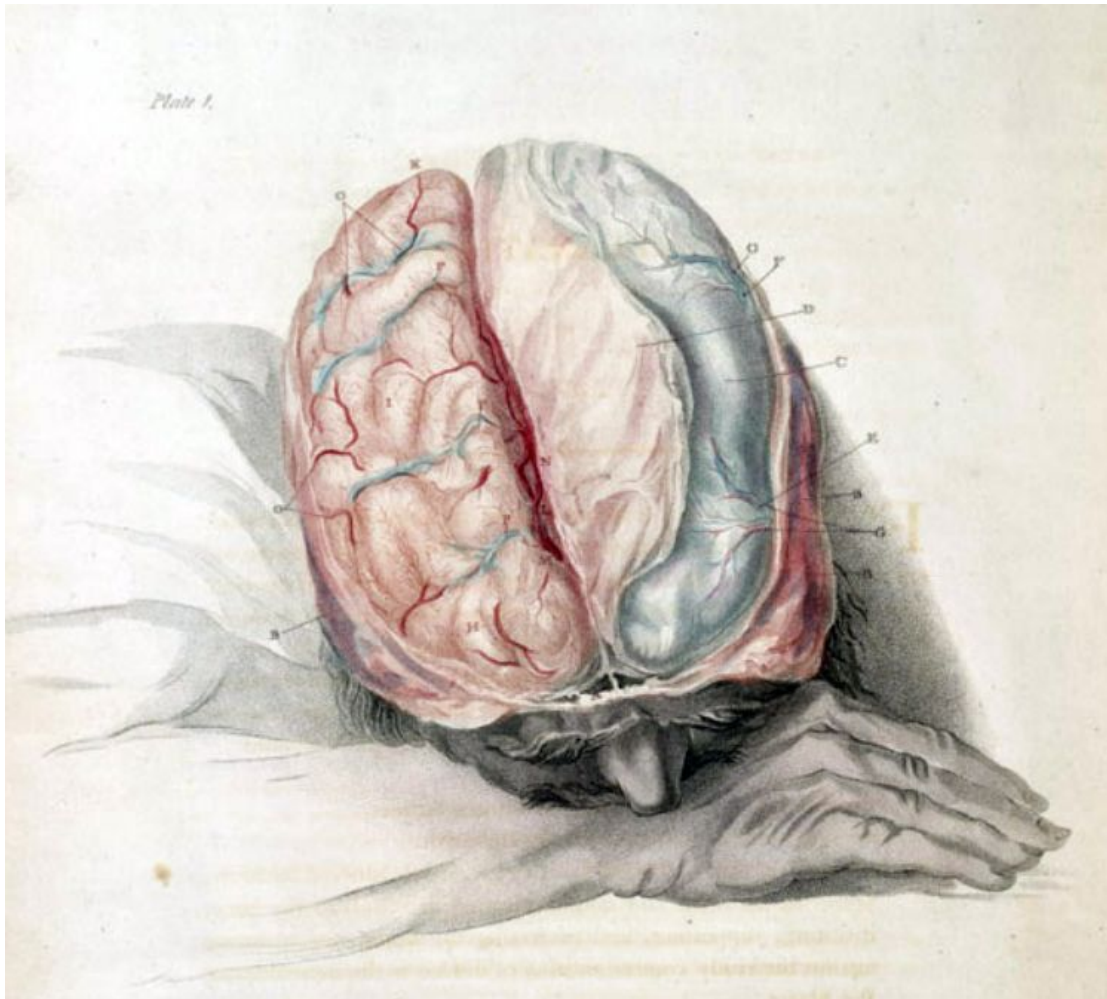




Accueil > Culture > Livres > Le cahier Livres de Libé

Entre doctes et docteurs

ROBERT MAGGIORI 1 OCTOBRE 2014 À 17:46



Nietzsche a fait de la maladie la condition de la santé. (Photo Flickr)

CRITIQUE Jean-Claude Fondras éclaire les concepts de «santé», de «maladie» et de «bien-être» à travers les définitions des philosophes, de Platon à Nietzsche, de Montaigne à Deleuze.

Sans doute apparaît-il anecdotique, sinon dérisoire, de savoir qu'Aristote plaçait une bouillotte d'huile chaude sur son ventre pour soigner ses maux d'estomac, qu'Epicure et Montaigne souffraient de troubles urinaires dus à des calculs rénaux, que Spinoza était atteint d'une maladie respiratoire chronique et que Nietzsche, avant son effondrement psychique, de presque tout, migraines, troubles visuels, vertiges, dyspepsie et autres ennuis gastriques. Sauf si, parlant de leurs bobos, les philosophes tirent des définitions de la santé et de la maladie qui peuvent corriger, modifier, compléter ou



renouveler celles qu'en donnent la médecine et les sciences humaines et sociales. C'est dans cette optique que s'inscrit *Santé des philosophes, philosophes de la santé*, de Jean-Claude Fondras, médecin, praticien hospitalier et docteur en philosophie.

Eclosion. «*Qu'est-ce que la santé ? La santé est-elle un état défini négativement, comme l'absence de maladie ? Si oui, qu'est-ce qu'une maladie ? Est-il possible de ranger dans une même catégorie la diphtérie et la migraine, la fibromyalgie et la cirrhose hépatique, l'allergie au pollen et l'ostéoporose ? Dans l'ensemble des maux qui nous affectent, une luxation, une piqûre*

d'insecte, un coup de soleil sont-ils des maladies [...] ? La santé est-elle plutôt un état somatique et psychique qu'il est possible de définir positivement, comme une capacité à vivre et à agir ? Dans ce cas, quel est le rapport entre la santé et le bien-être et peut-on parler de degrés de santé ? » Pour répondre à ces questions, et à bien d'autres, l'ouvrage de Fondras - exhaustif, très clair, informé et vraiment éclairant - s'organise en deux grandes parties. Dans la première, est exposée la façon dont, avant l'écllosion des sciences de la vie, la question de la santé et l'épreuve de la maladie sont traitées par les penseurs classiques, de Platon et Aristote à Nietzsche, en passant par Epicure, Sénèque, Montaigne, Descartes, Spinoza et Kant. Dans la seconde, sont repris de façon critique les grands débats contemporains, selon plusieurs problématiques différentes. D'abord, à partir de Claude Bernard et de Georges Canguilhem, la détermination du concept même de santé. Puis l'opposition entre les théories «*naturalistes*», développées entre autres par l'Américain Christopher Boorse (la santé est «*un état naturel descriptible en termes objectifs*») et les théories «*normativistes*» soutenues notamment par le philosophe suédois Lennart Nordenfelt (les états de santé et de maladie sont des «*constructions sociales*» liées à des valeurs et des normes).

Ensuite, l'analyse de ce que signifie «*faire expérience de la santé*» (Gadamer, Deleuze, Shusterman...), avec son corollaire de questions : peut-on affirmer un droit à la santé, un devoir envers la santé, tant au plan individuel que (bio)politique (Martha Nussbaum, Amartya Sen, Michel Foucault), quels rapports existent entre santé et technique, peut-on parler de la santé d'un cyborg ? Enfin, la réflexion anthropologique et morale : «*Quelle est la place de la santé parmi les visées qu'on peut assigner à une existence humaine ?*»

Saurait-on ce qu'est le repos si on n'avait jamais connu la fatigue ? Tout l'ouvrage de Fondras se concentre sur cette question, appliquée à la santé - à ceci près que la santé n'est pas le contraire de la maladie. Le terrassier peut abîmer sa santé en travaillant trop dur dans un chantier, mais nul ne le dira malade. De façon paradoxale, Nietzsche a même fait de la maladie la condition de la santé : «*Un être morbide ne saurait guérir, encore moins se guérir lui-même. Pour un être sain, la maladie peut, au contraire, pousser énergiquement à vivre et à vivre plus.*» Plutôt que de cultiver la fuite et la peur de la souffrance que provoque la maladie, il convient - thèse qui «*préfigure la notion psychologique de "résilience"*» - d'en faire un moyen de potentialisation de la vie : telle est la «*grande santé*» nietzschéenne. Hans G. Gadamer - qui a «*battu le record de longévité des anciens élèves de Martin Heidegger*» en mourant à 102 ans - définit la santé comme une «*situation d'équilibre*» (ne dit-on pas que l'on tombe malade ?) - un «*équilibre dynamique*», le «*principe rythmique de la vie*», qu'illustrent par exemple le souffle, le métabolisme et le sommeil, «*trois phénomènes rythmiques qui, dans leur déroulement, génèrent vitalité, vigueur et énergie*».

«Lieu caché». En ce sens, la santé ne se donne pas d'elle-même, est «*invisible dans l'objectivation*», contrairement à la maladie : elle est un «*lieu caché*». Le chirurgien René Leriche le dit en une formule (1936) devenue célèbre : «*La santé, c'est la vie dans le silence des organes*», laquelle, cependant, semble n'entendre «*organes qu'au sens de "viscères"*» et n'échappe pas à la critique. «*Nous ne sentons pas notre cœur, hormis tachycardie ("ça cogne vite et fort"), ni nos intestins, hormis météorisme et coliques ("c'est lourd, ça tord"), mais nous sentons notre position dans l'espace, notre activité motrice, le contact, la chaleur ou le froid, une "bonne digestion". Nos sensations corporelles dites normales, somesthésies, sensations thermiques et tactiles, ne sont pas des silences, mais des informations qui proviennent de nos articulations, de nos muscles et de notre peau.*» Jean-Claude Fondras radiographie aussi la notion de «*corps sans organes*» de Deleuze et Guattari, dans laquelle «*sans organes*» ne désigne pas, évidemment, une... absence d'organes, mais «*une force non figée dans une organisation*», capable, dans un sens proche de celui de Spinoza, de «*développer le plus grand nombre de fonctions*» et, ainsi, d'augmenter la puissance d'être et d'agir. Mais *Santé des philosophes, philosophes de la santé* est si riche qu'on ne saurait le résumer. Il éclaire de mille façons, en tout cas, le «*mystère*» de la santé, dont, contrairement à une lésion ou à un dysfonctionnement identifiant une maladie, on ne trouve pas de «*trace biologique, radiographique ou fonctionnelle*», et dont chacun, pourtant, sait d'emblée ce qu'elle est. «*Il importe, disait Nietzsche, de connaître ton but, ton horizon, tes forces, tes impulsions, tes erreurs et surtout l'idéal et les fantômes de ton âme pour déterminer ce que signifie la santé, même pour ton corps.*»

«Salus». On n'y pense pas vraiment quand on dit bonjour à quelqu'un, quand apparaît, autrement dit, la figure d'Autrui dans la définition même de la santé (et du bien-être, et du bonheur) : les Romains, pour saluer, utilisaient *valeo* («avoir force et vigueur») et *salus*, d'où viennent santé, salulaire, salubre : «*Salutem ! Vale ! Porte-toi bien !*» - et avaient cette merveilleuse expression : S.B.V.B.V, *si bene vales, bene valeo*, «si toi tu vas bien, moi aussi».

Robert MAGGIORI

Jean-Claude Fondras *Santé des philosophes, philosophes de la santé* Editions nouvelles Cécile Defaut, 256 pp., 22 €.